



Impatient

Nous étions plusieurs à patienter dans cette salle d'hôpital, froide, impersonnelle, vestibule de nouveaux destins. Ironiquement nommée *salle d'urgence*, tout s'y déroule au ralenti. Même la patience s'impatiente. Maintenant, je suis en mesure de vous narrer cet épisode de ma vie ce qui laisse présager que j'en suis un survivant. J'avais 25 ans au moment où l'événement survint. Une situation d'urgence, une question de vie ou de mort. Cela se passait à l'hôpital régional dont je tairai le nom pour éviter les recours judiciaires. Assis sur une chaise droite aussi confortable qu'une antiquité souhaite l'être, je respirais profondément, avec anxiété. Mon souffle parvenait à peine à se faufiler entre les parois de mon nez qui en profitait pour laisser couler des larmes. Aucun effort à fournir. Je voyais les gardes-malades (anciens nom donné aux infirmières) qui passaient sans me voir, sans deviner mon état misérable, sans voir la panique que je cachais en me fermant les yeux. Mes mains moites camouflaient à peine l'eczéma qui s'y était installé. Pourtant, lors de mon arrivée je ne me voyais pas comme un patient en danger. Mais l'odeur inhospitalier des couloirs de l'hôpital envahissait mes narines et embrumait mon cerveau. Si, au moins, ma femme avait pu se tenir à mes côtés. C'est dans un tel moment que j'avais besoin d'elle. Seul et abandonné aux pensées sombres de ce que serait mon avenir à compter de maintenant, je tremblais de tous les os de mon corps.

Mon voisin se tenait assis bien droit, le regard bleu et impassible ; il semblait patienter sans état d'âme. C'est ainsi que nous l'aurait présenté Nathalie Richard si elle avait eu à décrire ce patient. Elle n'aurait pas manqué de décrire ses angoisses, sa panique et ses terreurs. Je lui laisse ce privilège. Je n'osais le regarder de peur d'attraper sa peur. Puis on l'appela par son nom. Je ne l'ai pas retenu (ni le nom, ni le patient). Il se leva sous mes regards envieux. Pour moi, l'attente se poursuivait.

Pourquoi cela m'arrivait-il, à moi, à cet âge ? La volonté de Dieu ? Et le temps qui passe dans une attente interminable. Cela doit faire plusieurs heures qu'on m'oblige à tenir compagnie à cette chaise et à un nouveau voisin taciturne. Parfois je triche. Je me lève, péniblement, ankylosé et je marche lentement ne faisant que les pas nécessaires pour ne pas me perdre dans cette salle des pas perdus. Vais-je m'évanouir ? J'ai le vertige, vestige de ma fracture du crâne survenue dans ma tendre enfance. Je me sens abandonné. Et ce médecin qui ne vient pas. Il m'avait pourtant prévenu, il y a presque un an. Ses prévisions se sont avérées justes. Il m'avait



donné quelques mois à vivre en paix. Cela se terminera dans les jours qui viennent. Ma vie sera transformée. Finie ma liberté de mouvements. Je serai même contraint aux couches. Mes nuits seront cauchemardesques. Comment vais-je pouvoir m'en sortir ? Le calendrier va retenir ce 4 novembre 1970 comme la fin de cette étape de ma vie. Il faut me faire une raison. Tiens, une infirmière vient enfin vers moi. Elle me nomme. Je me lève et la suis sous les regards envieux de mes compagnons de chaises. J'entre, sur mes jambes vacillantes, dans une salle surchauffée. Le verdict final tombe au moment même où le bistouri accomplit son oeuvre. Un grand cri émerge de son ventre. Je suis maintenant père pour le restant de ma vie. C'est à cet instant que ma femme, enfin, vient à mon secours. Ses yeux étincelants et son sourire de nouvelle maman guérissent mon anxiété. Ma fille émet ses premiers pleurs et j'en fais autant.